

## L'univers de la désillusion

Pascal Sabourin, *Les Neiges de Nakina*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1994, 95 pages

Alexandre L. Amprimoz, *Nostalgies de l'ange*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1993, 71 pages

François Paré

---

Number 78, September 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42292ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Paré, F. (1994). Review of [L'univers de la désillusion / Pascal Sabourin, *Les Neiges de Nakina*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1994, 95 pages / Alexandre L. Amprimoz, *Nostalgies de l'ange*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1993, 71 pages]. *Liaison*, (78), 33–33.

---

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

# L'univers de la désillusion

Pascal Sabourin, **Les Neiges de Nakina**, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1994, 95 pages.

Alexandre L. Amprimoz, **Nostalgies de l'ange**, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1993, 71 pages.

Il ne faut pas croire la quatrième de couverture du dernier recueil de Pascal Sabourin, **Les Neiges de Nakina**. On y raconte de jolies choses sur la blancheur de la neige et la grandeur sereine des étendues arctiques. Il s'agit bien en partie de cela dans ce recueil, surtout dans le tout dernier volet qui se clôt sur une véritable utopie de l'espace nordique («Cet univers crayeux / Que l'aube magique va bientôt habiter», p. 95), mais cette apothéose de l'espace ne se comprend pas sans le rejet catégorique de notre société de consommation et de la médiocrité profonde qui marque, selon le poète, toute la vie dans les villes et villages du Sud. Dans **Les Neiges de Nakina**, cette critique souvent décapante de la modernité occupe la plus grande place (les 67 premières pages). C'est d'ailleurs là, dans ses attaques désabusées à l'endroit d'un monde politique qu'il voit comme voué à la compromission et au désespoir, que la poésie de Pascal Sabourin porte le plus loin.

En effet, notre monde a peut-être déjà rêvé de changement, mais cette vision de justice et d'égalité s'est refermée sur l'insignifiance et le désespoir. Le poète, lui, ne s'y embarquera plus :

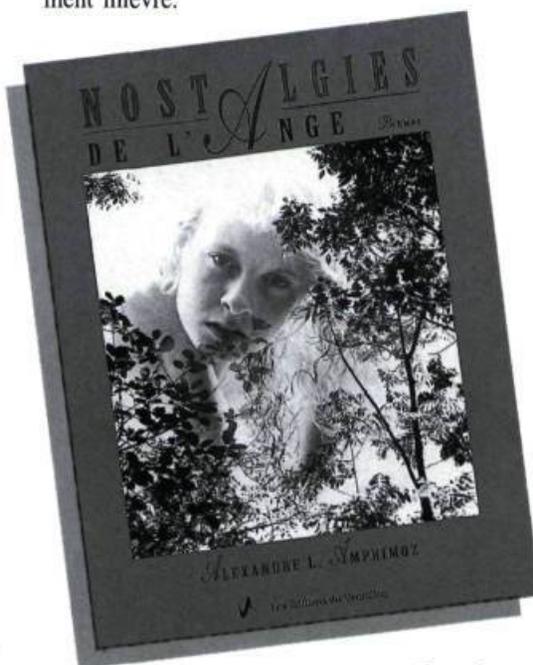
*J'ai abandonné vos révoltes inutiles  
Renié vos espoirs évaporés dans la nuit*  
(page 47)

En même temps, pourtant, il ne peut s'empêcher d'être à l'écoute, comme malgré lui, et alors le cynisme prend la forme d'une plainte devant la douleur de ceux qui sont exclus :

*J'écoute inquiet  
Le silence de cet étrange pays déconvié*  
(page 43)

C'est ainsi que le constat insupportable de l'aliénation (dans des poèmes terribles

comme «Franco-fun» et «Fran-con-tarianité») justifie la fuite radicale dans un ailleurs dont Sabourin imagine la différence absolue, à l'horizon de notre «civilisation» nord-américaine, dans un lieu de pureté des recommencements représenté par le monde inuit. Inversement, l'attitude prostrée des ultimes minoritaires que sont les Franco-Ontariens évoque, non pas la libération, mais une exacerbation du déclin. Il n'y a rien à attendre de cet univers du contentement mièvre.



Pascal

Sabourin oscille donc entre le cynisme et l'abandon. Et, comme un peu plus tôt Louis Hémon en quête de nouveaux lieux de permanence, le poète monte à Nakina et plus au nord encore, nous entraîne avec lui sur «des côteaux millénaires / Sans mélancolie ni espérance» (page 85), au delà de la souffrance et de l'humiliation.

Dans **Nostalgies de l'ange**, le dernier recueil d'Alexandre Amprimoz rédigé en français (la moitié de l'œuvre de ce poète et novelliste de St. Catharines est en anglais), l'illusion fait place à l'expression de la douleur : une douleur retenue, tamisée, d'autant plus désespérée qu'elle ne parvient plus à éclater au grand jour. La poésie est donc

pour Amprimoz une manière de laisser *transparaître* le désespoir, sans pourtant céder à l'abandon : «Le temps se laissait aller aux fines tristesses» (page 16). D'un autre côté, les conditions de la désillusion semblent plus individualisées; elles font écho à la maladie, à la mort de la personne aimée, à la chute des grands idéaux de la jeunesse. Nulle trace ici de l'individu révolté contre sa société. Le cynisme, si présent dans le précédent livre, a disparu. Il ne reste qu'une tristesse immense.

Dans les «Nostalgies de l'ange» proprement dites (il y a deux autres sections dans ce recueil), Amprimoz évoque le constat de la perte: nous avons perdu notre temps à produire en nous de fausses joies, des fêtes stériles, quand déjà la mort hantait notre bonheur et nous ne le savions pas. Nous n'avons pas su voir en filigrane l'inutilité tragique de toute chose, y compris la connaissance et l'amour : *nous étions quelques-uns / à vouloir comprendre / et déjà se levait / cette nostalgie de l'ange* (page 23). La nostalgie est au centre de notre histoire, celle de l'humanité tout entière, de l'Égypte ancienne à l'Amérique : c'est le récit d'une dissociation qui nous a laissés inconsolables et qui nous accompagne dans chacun de nos gestes depuis la naissance jusqu'à la réconciliation dans la mort.

Il y a plus. Car nous sommes nostalgiques non seulement de nos idéaux perdus, mais de nos mots laissés derrière nous et si vite oubliés. Est-ce la raison pour laquelle de nombreux poèmes de **Nostalgies de l'ange** reprennent textuellement les premiers écrits de **Chant solaire**, publié chez Naaman en 1978 ? C'est possible, dans la mesure où, pour Amprimoz, la nostalgie est l'essence de l'acte poétique. Et l'écriture est toujours nostalgique de ce qui l'a précédée. Voilà pourquoi, chez Alexandre Amprimoz, la trajectoire du poème, au lieu de s'ouvrir sur l'illusion, se referme douloureusement sur elle-même.

FRANÇOIS PARÉ